

L'Art d'aimer de Gentil-Bernard :
Publication, contrefaçon, médiatisation

Daniel Droixhe
Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique
Université de Liège

Monsieur,

Il est un abus qui tient à la littérature, bien lâche, bien bas, et cependant très-répandu ; il est préjudiciable aux auteurs, aux acquéreurs de leurs ouvrages, et très-souvent à la vie des citoyens. Cet abus qui mériterait peut-être toute la sévérité de la part du gouvernement, mérite au moins toute l'attention des particuliers, et plus encore des gens de Lettres, qui à raison de leur goût et de la profession qu'ils en font, sont plus souvent exposés à en être la victime : cet abus, Monsieur, est la contrefaçon des livres les meilleurs et les plus usuels.

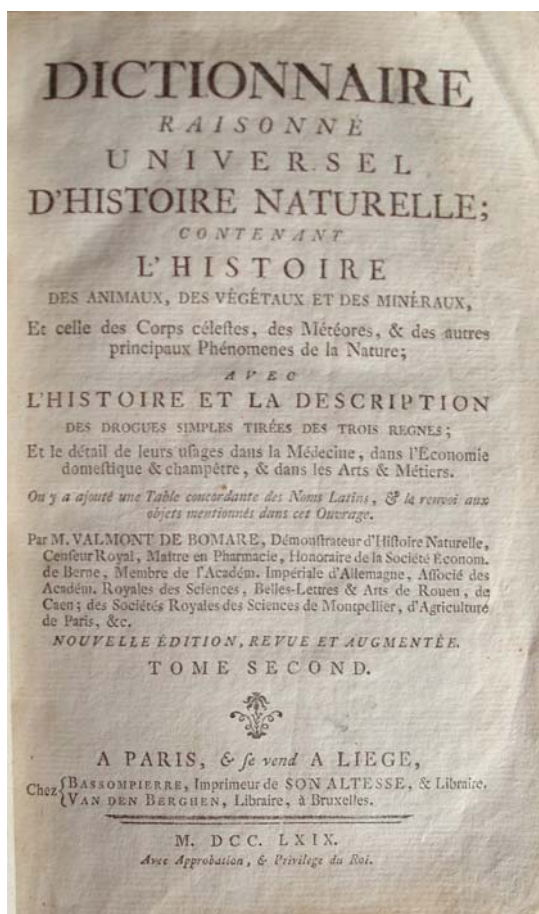
Ainsi commence un long courrier qu'adresse, à la date du 11 mai 1775, « Lottin, le jeune, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie », à « l'auteur » du *Journal de politique et de littérature*, c'est-à-dire Linguet, qui la reproduit dans son numéro 19 du tome II, du 5 juillet¹. Les doléances d'Antoine-Prosper Lottin (1733-1812) portaient spécialement sur des contrefaçons qui font non seulement « un tort manifeste (...) aux auteurs et aux acquéreurs de leurs ouvrages », mais qui en outre « intéressent la santé des citoyens » et peuvent donc occasionner un mal bien plus « considérable ». Etaient visés des traités relevant, comme dit un des titres cités, de *l'économie domestique et rurale*. Dénaturant des informations d'ordre médical, des « impressions furtives et fautives » risquent de devenir bientôt « frauduleuses et meurtrières ».

L'industrie typographique liégeoise, qui possédait un sens aigu du best-seller, ne manqua pas d'exploiter la littérature de la *Bonne fermière* ou celle de *L'agronome ou dictionnaire portatif du cultivateur*². Le brigandage typographique, devenu une spécialité du cru, ne laissait en friche aucune œuvre d'un rendement prometteur. Aussi les récriminations que répercute de temps en temps le *Journal de politique et de littérature*, dit *Journal de Bruxelles*, en matière de reproduction clandestine touchent-elles volontiers des cas impliquant l'imprimerie de la cité des princes-évêques. Ainsi, l'un des principaux contrefacteurs liégeois, Jean-François Bassompierre, pouvait-il se sentir concerné quand

¹ Pp. 297-299. Je remercie M. Collart de m'avoir communiqué divers documents utilisés dans cette étude. Madame E. Pedroncini a facilité la consultation d'ouvrages du Fonds U. Capitaine à la Bibliothèque centrale de la Ville de Liège.

² Voir notre *Le marché de la lecture dans la Gazette de Liège à l'époque de Voltaire*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1995 - <http://www.gedhs.ulg.ac.be/ebibliotheque/ebooks/gazettedeliege.pdf>.

Linguet, dans le *Journal* du 15 septembre 1775 (n° 26), file la métaphore de la « piraterie littéraire » à propos du *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare. Les réimpressions clandestines de l'ouvrage, qui connaissait une nouvelle édition, illustrent combien « les forbans qui infestent les mers de la Librairie, ne s'adressent ordinairement, comme leurs confrères, qu'aux bâtiments qui présentent une proie utile et assurée ». L'ouvrage, avec le « succès des premières éditions », était en quelque sorte victime de « l'espèce d'applaudissement ruineux, mais flatteur qui résulte des contrefactions étrangères ». Liège prit rang parmi celles-ci, en donnant en 1769 une édition qui se présente à la fois, en titre, sous l'adresse parisienne de Lacombe et sous celle des associés Bassompierre, à Liège, et Josse Van den Berghen, à Bruxelles – bien entendu « avec approbation et privilège du Roi » (voir reproduction 1). Ph. Vanden Broeck avait établi, sans connaître l'édition « officielle », le caractère irréfutablement liégeois de la clandestine³. Celle-ci mériterait un examen séparé.



Le succès rencontré par certains ouvrages du XVIII^e siècle étonne volontiers le lecteur moderne – comme le lecteur d'après-demain s'étonnera sans doute des lauriers accordés à tel ou tel auteur par le lectorat d'aujourd'hui, même au sein des sphères les plus « éclairées ». Ainsi, le *Journal*

³ *Les Lumières dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège. Exposition du 27 juillet au 20 août 1983, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert Ier, 1983, notice 76 (coll. P. Rambeaux) ; Supplément à la Bibliographie liégeoise de X. de Theux – XVIII^e siècle, 1, ouvr. dactylographié, 1984.*

de Linguet fait une place à une œuvre dont la réception, mesurée à l'aune des réimpressions, paraît à nos yeux sans rapport avec des défauts qui trahiraient toutes les faiblesses du siècle. L'histoire littéraire n'a pas ménagé l'*Art d'aimer* de Pierre-Joseph Bernard, surnommé non sans malignité par Voltaire « Gentil-Bernard » : l'épithète avait tout pour attirer sur l'auteur une moquerie et un dédain croissants – à mesure que les canons esthétiques porteront davantage l'accent vers le domaine des noirceurs morales.

Robert Sabatier qualifie Bernard de « play-boy » : « un Anacréon frisé au petit fer, poudré, qui se fit peindre dans un boudoir, étendu sur un sofa, en robe de chambre, caleçon de taffetas et pantoufles de maroquin jaune »⁴. « De tels Anacréon n'ont rien à voir avec le lointain maître qui, lui, avait des trouvailles fortes et viriles ». Soit. Le désappointement qui entourait la réception de son *Art d'aimer* a été souvent – et complaisamment – racontée. Rien de tel que de retourner à un témoignage d'époque, quelque peu suspect, il est vrai, de partialité anti-moderniste. On lit dans l'*Année littéraire* en 1775, en principe sous la plume de Fréron⁵ :

L'Art d'aimer de M. Bernard est un des ouvrages les plus célèbres de ce siècle. Il a fait pendant plus de trente ans les délices des plus brillantes sociétés, et presque tous les Poètes contemporains, depuis M. de Voltaire jusqu'au dernier rimailleur, en ont fait l'éloge. L'auteur avait l'adroite politique de ne pas l'imprimer, ni même de prêter son manuscrit. C'était une très-grande faveur, une bonne fortune, que d'être admis à un souper où il devait en faire la lecture. J'ai eu ce plaisir deux ou trois fois, et j'avoue que j'ai été séduit comme les autres. Elle vient enfin de paraître, cette production si vantée : le charme est presque rompu : c'est un ouvrage très-estimable sans doute, mais bien inférieur à la brillante réputation dont il jouissait ; et l'ardente curiosité qu'il a excitée dans les premiers jours, paraît avoir fait place à une espèce d'indifférence, qui va peut-être jusqu'à l'injustice.

L'auteur de la chronique ne manque évidemment pas de mettre en cause certains « enthousiasmes de société » : « tous ces petits triomphes domestiques peuvent flatter quelques instants l'amour-propre » ou « procurer de zélés partisans à l'auteur », mais « une réputation durable, mais la vraie gloire n'aura jamais d'autre base que le jugement des Connaisseurs porté dans le silence réfléchi du cabinet ».

Le *Journal de politique et de littérature* fournit un complément d'éclairage, un tant soit peu différent, en imprimant une *Lettre à l'auteur de ce Journal* datée du 1^{er} juin 1775. Signée « Régnier », celle-ci paraît quinze jours plus tard dans le numéro 17 du périodique et dénonce aussi un cas d'édition « furtive »⁶.

Monsieur,

Comme le vœu le plus constant formé par M. Bernard, de céler à jamais des Œuvres, où son unique objet fut d'amuser ses loisirs, on s'est permis de les imprimer et de les répandre dans le public.

⁴ *La poésie du XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 75-78.

⁵ T. II, p. 167-182.

⁶ P. 209-10.

Cette infidélité ne peut être attribuée qu'à une transcription furtive des manuscrits de M. Bernard pratiquée pour en faire un commerce d'argent, et à la violation de sa confiance, commise sous les apparences de l'attachement et de l'affection.

Mais, outre qu'on s'est rendu coupable d'une liberté criminelle en faisant imprimer des écrits sans la permission de leur Auteur, ni de personne de sa part, l'édition de ceux dont il s'agit renferme un grand nombre d'incorrections : l'Editeur respectant peu l'estime publique, et voulant remplir les vides, a substitué plusieurs vers durs et incohérents où la pureté du langage est blessée ; en sorte que cette infidélité dégrade les Ouvrages de l'Auteur, trompe la foi publique, et attaque le droit de propriété.

La protestation contre une « entreprise contraire à l'intention de M. Bernard » paraissait surtout endossée par « la demoiselle Bernard sa sœur, qui a toujours désiré que les Poésies de son frère, qui n'ont aucune utilité morale, restassent ensevelies dans l'oubli ». L'auteur, qui allait décéder quelques mois plus tard, donnait ainsi au sieur Regnier procuration pour « mettre en usage tous les moyens possibles, non-seulement à fin de désabuser le public ; mais encore pour poursuivre les auteurs du larcin obscur de ses Œuvres ».

A la vérité, cette procuration éclairait d'un jour particulier, voire différent, ce qui était affirmé plus haut concernant le « grand nombre d'incorrections » qui défiguraient l'édition « furtive ». On y apprenait en effet dans quelles conditions le moderne Anacréon avait découvert celle-ci, selon les déclarations faites « pardevant les Conseillers du Roi, Notaires au Châtelet de Paris », en son hôtel de la place des Victoires, le 2 mai.

Lequel sieur Bernard a dit, qu'étant informé qu'on a imprimé, sous son nom, un Ouvrage intitulé : l'Art d'aimer, suivi d'autres Pièces fugitives, et d'un Poème intitulé : Phrosine et Mélidore, en un volume in-8 qui se débite chez le Jay, Libraire : il s'est procuré un exemplaire de cette édition ; que l'ayant confronté sur ses propres manuscrits, il a été étonné d'y trouver de la conformité pour la plus grande partie, d'autant qu'il n'a confié ses Ouvrages à personne avec destination de les faire imprimer, son intention n'ayant jamais été de donner au public des écrits si peu corrects...

Bernard essayait manifestement de se décharger des faiblesses de son ouvrage, devenues fautes imputables à l'éditeur, à partir du moment où celui-ci les mettait dans le public. Les *incorrections* dénoncées appartenaient plutôt au manuscrit original et à des écarts d'imagination amoureuse qui, non moins évidemment, ne plaisaient pas à la sœur de l'écrivain. Celui-ci donnait dès lors pouvoir à « Benoît Regnier, son cousin », pour « désavouer en Justice, dans les Journaux, et par tout où besoin sera, l'édition des Ouvrages dudit sieur Bernard, qui se débite chez le Jay, Libraire, et en quelques lieux qu'elle se vende », etc. La procuration invitait à « dénoncer à M. le Procureur du Roi ce délit pour la vindicte publique », afin que « les fauteurs et complices du vol » soient condamnés à des dommages et intérêts que « ledit sieur Constituant entend appliquer au soulagement des pauvres de l'hôpital-général ».

Le désaveu s'étendait par ailleurs à « toute autre production de ses Ouvrages qui pourrait être faite à l'avenir ». L'entreprise de Le Jay pouvait donner des idées à d'autres imprimeurs-libraires. Il s'agissait pour Bernard d'enrayer toute diffusion de *l'Art d'aimer* : « tant de l'édition qui paraît actuellement sous son nom, que de celles qu'il a lieu de craindre qu'on ne fasse à l'avenir ». Un

nombre important de ces dernières vit effectivement le jour dès 1775, dans un processus d'entraînement où la mort de l'auteur dut jouer un rôle appréciable. Les distinguer et en démêler les filiations demanderait une étude particulière. Celle-ci est déjà rendue délicate par le fait que l'originale de Le Jay présente une page de titre sans mention de lieu, d'éditeur et de date. Il arrive dès lors que les catalogues des bibliothèques françaises qui possèdent l'*Art d'aimer* fournissent parfois une description « s.l.n.d » ou restituent de manière plus ou moins explicite, dans d'autres cas, l'auteur de l'édition, d'où la difficulté de ranger ces éditions sous un modèle paradigmatique.



Edition Le Jay de l'*Art d'aimer*

La Bibliothèque nationale de France conserve sous la cote YE-9898 un exemplaire conforme à l'édition Le Jay telle que décrite dans la procuration, sous le titre L'ART D'AIMER, ET POESIES DIVERSE DE M. BERNARD⁷. Il faut savoir gré à la Bibliothèque municipale de Versailles de fournir à propos de cette édition des informations relatives au titre gravé et aux frontispices des différents chants⁸. Le titre porte la signature de Charles Baquoy (1721-1772) ; les frontispices ont celles de Pietro Antonio Martini (1739-1797) pour l'invention du dessin, de Baquoy, de Charles Emmanuel Patas (1744-1802) et de Charles-Etienne Gaucher pour la gravure. L'édition se présente en fait comme un recueil factice

⁷ La description du volume, dans le catalogue informatisé, est à cet égard d'un laconisme exemplaire, même en double fiche.

⁸ L'exemplaire porte la cote Res Lebaudy in 8 57 dans les Fonds patrimoniaux La notice du Catalogue collectif de France mentionne une description complète dans le *Catalogue Lebaudy 18^e siècle*, t. I, p. 26. L'édition est également conservée à Dijon (BM, I-150 ; ex-libris ms. de la comtesse Henry de Dusseul ; ex-libris n° 2 de J.-H. Breuil) et à Troyes (BM, Desgerrois, d.g. 11191).

qu'ouvre l'*Art d'aimer* suivi des *Poésies*, dans une impression in-8 de 134 pages, suivies de deux pages de *Tables des poésies*. La fin du volume informe : « On pourra se procurer chez Le Jay, Libraire à Paris, PHROSINE ET MELIDORE, *Poëme en quatre Chants*, du même Auteur ». Cet ouvrage fait suite à l'*Art d'aimer*, dans une impression de 55 pages in-8 de pagination séparée, portant le titre PHROSINE ET MELIDORE, *Poëme en quatre chants. A Messine, Et se trouve à Paris, Chez le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Saint-Bernard*. L'édition offre des frontispices signés de « C. Eisen » ou « Ch. Eisen » pour le dessin et de « N. Ponce » ou de Baquoy pour la gravure.

Laissons à d'autres le soin d'enquêter sur les éditions mentionnées dans le Catalogue Collectif de France avec la seule adresse de « Paris »⁹. Parmi les volumes portant celle de « Paris, Aux dépens des Associés », tel exemplaire se présente en tout cas comme une variante de l'édition Le Jay¹⁰. D'autres volumes ont encore les adresses de « Londres, Aux dépens de la Compagnie »¹¹, de « Jean-Baptiste-Marc Aureliad » ou « Aureliard » à Amsterdam¹², de « Paphos »¹³ ou de « Cythère »¹⁴. Mais ce sont deux autres éditions qui se signalent à l'amateur liégeois.

La première est, comme l'édition Le Jay, dépourvue de page de titre et donc d'adresse. Elle a été identifiée et soigneusement décrite par Ph. Vanden Broeck dans son *Supplément à la Bibliographie liégeoise de X. de Theux*. De format in-8, elle compte 170 pages et montre une erreur de pagination, « 112 » remplaçant « 122 ». Elle se signale d'emblée comme liégeoise par le frontispice qui, copiant également celui de l'édition originale, est signé de Louis Dreppe, artiste ayant notoirement alimenté les éditions principautaires.

⁹ Besançon, BM, Fds anc., 203990 (in-8) ; Montpellier, BM, Fds Vialat, 54420 et V5968 (in-8) ; Niort, BM, Fds anc., 4421 (in-12). Editions sans adresse : Aix-en-Provence, Bibl. Méjanes, D. 7091, 1 ; Cherbourg, BM Jacques Prévert, Fonds anc. 2, 3659 in 8 ; Orléans, Médiathèque, Fds anc. 1, D1694.

¹⁰ Cherbourg, BM, Fds anc. 2, 3659 in 8. Madame J. Vastel m'informe de l'adresse complète de l'ouvrage et de la présence des gravures de Martin, Patas, etc. Autres exemplaires : Marseille, BM, Fds anc., 45303 ; Grenoble, BM, Bibl. H. Gariel, O.3107, etc. Noter aussi l'adresse « Chez les Libraires associés » : Troyes, BM, Desguerois d.g. 11715.

¹¹ Grenoble, BM, V.17367.

¹² Besançon, BM, Fonds anc., 203991 ; Macon, BM, Général anc., 42191 ; Grenoble, BM, Bibl. H. Gariel, O.3199 , etc.

¹³ Grenoble, BM, x.481 ; Poitiers, BM, Fds anc., E 199.

¹⁴ Grenoble, BM, V.17074, dont la fiche donne comme lieu d'édition réel : « Mons ».



Aix-en-Provence, Bibliothèque municipale, D. 7091,1 –
Cliché communiqué par Madame Michèle Allard, Assistante du Patrimoine¹⁵

Un faux-titre annonce : *L'ART D'AIMER, ET POÉSIES DIVERSES / DE M. BERNARD*. L'ornementation ,
inventoriée par Ph. Vanden Broeck, appartient sans conteste au répertoire de l'imprimeur-libraire

¹⁵ Autres exemplaires : Paris, BnF, YE- 9896 - NUMM- 103246 ; Liège, Bibl. centrale, Fds U. Capitaine, 5874 ;
Versailles, BM, Fds patrimoniaux, Reine-Du Barry 348 .

Clément Plomteux, dont les vignettes gravées ont fait l'objet d'un répertoire¹⁶. On fournit ici quelques exemples de concordances.

138 POÉSIES DIVERSES.

Flatte l'espoir, console la tristesse,
De mille Amans protege la tendresse
Et de tout être adoucit les destins :
Quand la nuit veille au bonheur des humains,
Pourquoi le jour veut-il naître sans cesse ?
Toi, dont ici j'ai crayonné les traits,
Quand je t'élève aux célestes demeures,
C'est pour regner sur les plus douces heures,
Heures d'amour, de délice & de paix.
Donne au pinceau l'honneur de cette image ;
Lors je dirai, contemplant tes attraits :
Nuit, belle Nuit, que ce nom t'encourage !
Donne l'exemple aux heureux que tu fais ;
Nuit du bonheur, que ton cœur le partage !
Jouis, l'amour te rendra tes bienfaits.



ŒUVRES
COMPLETTES
D'ALEXIS BIRON,
PUBLIÉES

PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,

Conseiller honoraire au Parlement de Metz ;
de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME CINQUIÈME



A L I E G E,

Chez CLÉMENT PLOMTEUX, Imprimeur
de Messieurs les États.

M, D C C. L X X V I

Vignette n° 09.052 dans le répertoire pré-cité

¹⁶ D. Droixhe, « Quelles sont les vignettes le plus souvent utilisées par Plomteux dans ses contrefaçons ? », *Signatures clandestines et autres essais sur les contrefaçons de Liège et de Maastricht au XVIIIe siècle. Studies on Voltaire and the Eighteenth Century 2001 :10.*, Oxford, Voltaire Foundation, 2001. Le répertoire de vignettes, annoncé p. 114 comme figurant en ligne, n'est malheureusement pas accessible. .

Qu'on y trouve, tout bien compté,
Cinq portes pour la volupté.
La Raïson prêche leur clôture;
Par ses prônes fréquens, le monde est endormi:
Mais c'est une chose un peu forte,
De dire qu'on craint l'ennemi,
Et de se loger à sa porte.
Le peril, répond-on, augmente ses honneurs:
Elle est là pour offrir un secours salutaire.
Je n'entre point dans ce mystère:
Le Sentiment suffit pour la règle des mœurs;
La Nature m'a fait, & le bon fils préfère
Le plaisir de servir sa mere,
Aux leçons de ses gouverneurs.



I 4

Vignette n° 09.041 dans le répertoire pré-cité

SCÈNE X.

L I S E T T E seule.

A H! ah! Monsieur l'Auteur, avec votre air
humain,
Vous endormez les gens; vous écrivez sous
main;
Vous avez du manège; & votre esprit superbe
Croit, déjà sous le pied, nous avoir coupé
l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché;
Et vous saurez alors quel est notre marché.

Piron, *Œuvres complètes*,
Liège, Plomteux, t. II, p. 381

Et dérobant les apprêts de sa fuite,
De ses rivaux évite la poursuite;
S'il traîne ailleurs un fort irrésolu,
S'il vit enfin, Phrosine l'a voulu.

Fin du Chant premier.

Vignette n° 09.069 dans le répertoire pré-cité

Et qui du monde entier s'est fait un précipice:
Je vous charge du soin de son embarquement;
Cafimir, qu'on l'éloigne; & que dans le moment;
De ce Montre à jamais on purge le rivage.
Et nous, Madame, après un si long éclavage;
En des tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockolm a soufferts.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA

Piron, *Œuvres complètes*,
Liège, Plomteux, t. II, p. 216

Regnez, Zéphirs, Vents foyez retenus,
Conspirez tous pour cette autre Vénus.

Fin du Chant troisieme.



CHANT

ŒUVRES

DE

M. PALISSOT,
NOUVELLE ÉDITION

*Considérablement augmentée, enrichie de
figures.*

TOME SECOND

CONTENANT LES PIÈCES DE THÉÂTRE.



A LIÈGE,

Chez CLÉMENT PLOMTEUX, Imprimeur
de Messieurs les États.

M. D. CC. LXXVII.



Digitized by Google

Tandis que Le Jay avait mis en circulation un volume réunissant *l'Art d'aimer* suivi des *Poésies diverses* et une édition particulière de *Phrosine et Mélidore*, Plomteux fond l'ensemble en une seule impression où se succèdent *l'Art d'aimer*, *Phrosine et Mélidore* et les *Poésies*, en pagination continue. Ces dernières, cependant, ne sont pas entièrement reproduites. Elles s'achèvent avec *l'Épître à Mademoiselle Salé*, c'est-à-dire que sont omises : *l'Épître sur l'automne*, *l'Épître sur la volupté* et *La nuit de Paris*.

Il est significatif qu'une deuxième contrefaçon liégeoise adopte le même plan et, surtout, la même suppression. L'ouvrage se présente sous l'adresse parisienne de « Lacombe, Libraire, rue Christine ». Egalement daté de 1775, il porte le titre particulier de *L'ART D'AIMER, ET POESIES DIVERSES DE M. BERNARD, Secrétaire Général des Dragons*, avec encadrement. Le faux-titre annonce : *Œuvres de M. Bernard*. L'édition montre l'ornementation typique de Denis de Boubers, artisan d'origine française installé à Liège pour échapper aux rigueurs de la censure française. De format in-8, elle compte 141 pages et deux pages de table. Plus brève que celle de Plomteux, et donc d'une fabrication plus économique, elle apparaît également moins soignée, ce qui correspond assez bien au style général des productions sorties du même atelier. On croirait volontiers qu'elle a suivi l'exemple de l'édition Plomteux. Denis de Boubers, un imprimeur-libraire a été maintes fois évoquée¹⁷, recueillait volontiers les fruits mineurs que laissait échapper l'exploitation typographique d'envergure de ses confrères de la place.

¹⁷ Notamment à partir de : « Voltaire et l'édition liégeoise jusqu'en 1765 », *Livres et Lumières au pays de Liège*, dir. D. Droixhe et al., Liège, Desoer, 1980, p. 131-71 (en collaboration avec M.-Fr. Gérard).





PREMIERE NUIT. 83
 Si Pope de son vol eût poursuivi la trace
 Et porté jusqu'au Ciel sa généreuse audace,
 Au-devant de ses pas, à ses yeux satisfaits
 L'Éternité brillante eût ouvert son Palais.
 Moins timide que moi, franchissant la barrière,
 Entraîné dans des flots d'azur & de lumière,
 Il eût décrit l'Olimpe où l'homme est appelé :
 Consolateur du monde, il m'auroit consolé !



Colardeau, *Œuvres complètes*,
 Liège, Boubers, t. II, p. 83

Chant second. 37
 S'il s'y retranche, & vaincu s'il en sort.
 Qu'à pas-comptés la sûreté vous guide :
 Au bout du monde est le Palais d'Armide ;
 Et quand l'Amour vole au sein de Pâché,
 C'est un désert où l'Amour est caché.
 Tel est, Daphné, l'encens que je t'adresse ;
 Je dis mon culte & voile ma Déesse.
 Sous un nom feint le tien est adoré,
 Et de nos feux l'asyle est ignoré.
 Pour y tracer la volupté suprême
 Je te peindrai, toi, la volupté même.
 Accourez tous, Amants faits pour m'ouir,
 L'ouvre les cieus, & j'enfeigne à jouir.

Fin du second Chant.



Bernard, *Art d'aimer*, Paris, Lacombe
 [Liège, Boubers], 1775, p. 37

POÈME. 175
 C'est par ton entremise & sous ton ministère,
 Que vont marcher unis le François & l'Ibère.
 Ils naissent ces beaux jours, ces jours trop attendus,
 Où l'ayeul des BOURBONS dit qu'on ne verroit plus
 Entre l'Espagne & nous les monts des Pyrénées,
 Où les deux Nations, l'une à l'autre enchaînées,
 Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
 Du sang & de l'amour resserreroient les nœuds.
 Puisse enfin la Tamise, après ces tems d'orage,
 Entrer dans les traités de la Seine & du Tage !
 Puisse-je voir tes soins consacrés par la paix,
 Et l'univers heureux jouir de tes bienfaits !



Colardeau, *Œuvres complètes*,
 Liège, Boubers, t. II, p. 175

82 *Phrofine & Mélidore*,
 Mais son salut impose cette gêne,
 L'Amour, enfin la décide & l'entraîne.
 Il sera nuit. Cet homme est son Amant.
 Partez, Phrofine, on peut tout en aimant.
 Vénus ainsi parut au sein de l'onde.
 Applanis-toi, vague altière & profonde,
 Regnez Zéphyr, Vents foyez retenus,
 Conspirez tous pour cette autre Vénus.
Fin du troisieme Chant.



*La Rochelle est en poudre, & ses champs déserts
 N'ont face que de Cimetières.
 Oh gissent les Titans qui les ont habités.*
 C'est-là, Sire, que tendent les vœux de tous
 Les gens de bien, & autant que de nul autre, ceux
 de Votre très-humble, très-obéissant & très-affec-
 tionné Sujet & Serviteur
 MALHERBE.



POÉSIES

Bernard, *Art d'aimer*, Paris, Lacombe
 [Liège, Boubers], 1775, p. 82

Malherbe, *Poésies*,
 Liège, Boubers, 1778, p. [48]

Du point de vue textuel, l'examen du premier chant fait apparaître dans les deux contrefaçons liégeoises une particularité commune assez générale, qui les différencie de l'édition Le Jay. Elles suppriment dans de nombreux cas les virgules qui déterminent des incises ou qui précèdent le mot *et*. Une faute les singularise par ailleurs. « Choisi » est mis pour « Choisis » dans le passage :

*A tes regards mille objets sont offerts ;
 Choisis, mais Dieux... se choisit-on des fers ?¹⁸*

L'orthographe de l'édition Plomteux, comme celle de Le Jay, est plus conservatrice en ce qui concerne les finales en *-ans* ou *-ems*, pour *-ants* ou *emps* chez Boubers. Par rapport à l'impression parisienne, les deux liégeoises modifient parfois dans le même sens le régime des majuscules / minuscules (*beautés*, p. 5, 8/9 : *belle*, p. 6). Mais Les variantes associent également, sur ce plan, l'édition Plomteux à l'originale (*Loi, Nature* p. 8/6 ; *Beauté*, p. 9-10/7-8, etc.).

Une dernière question se pose concernant le caractère clandestin des éditions en question. Le Jay avait aussi omis son nom en donnant la sienne. Mais l'attribution était transparente, d'où l'accusation de Bernard. Les imprimeurs liégeois n'étaient pas nécessairement tenus à la même prudence. La grivoiserie du texte était davantage de nature à justifier une certaine réserve. Les polissonneries de Bernard ont donné lieu à des appréciations diverses. Robert Sabatier les résume en invoquant un autre témoignage journalistique, celui de Grimm, qui écrit, après avoir convenu que « la touche », chez Bernard, « est gracieuse, légère et frivole » : « Si vous voulez vous contenter de fleurs, vous aurez satisfaction ; mais ne demandez rien au-delà ; après des fleurs, vous aurez encore des fleurs... C'est un joli ramage qu'il ne faut pas vouloir fixer sur le papier ; car ce n'est rien ». Pour

¹⁸ Les deux éditions ont *Coigni* pour *Coigny* dans les premiers mots du texte.

l'avoir trop loué, Voltaire finira par trancher : « C'est un ouvrage ennuyeux, qui ne renferme qu'une trentaine de vers admirables, un mélange de grains de sable avec quelques petits diamants bien taillés ». Ce qui n'est pas négligeable.

Mais qu'en est-il de ces clins d'yeux égrillards que dispense un texte « qu'on ne peut plus lire aujourd'hui », conclut R. Sabatier ? Le premier chant, expose l'*Année littéraire*, « est consacré à des leçons sur le choix d'une Maîtresse » - après des premiers vers « d'une simplicité admirable et d'autant plus étonnante dans l'auteur, qu'on n'en retrouve guère de traces dans la suite de l'ouvrage ». Bernard décrit ainsi « les charmes des différents âges de la beauté, les divers attrait de la Coquette, de la jeune Agnès, de la Prude, de la Mystique, de la Rêveuse, de la Folle, de la Capricieuse ». Il propose des conseils à celui qui cherche femme et « donne aussi des leçons aux jeunes Beautés qui veulent choisir un amant ». L'*Année littéraire* s'autorise à reproduire les recommandations adressées à celles-ci, où rien ne dépasse les convenances.

*L'Amant trop jeune est un Zéphyr volage :
L'ambition remplit l'été de l'âge.
Lent à répondre à de jeunes ardeurs,
L'Automne arrive, et n'a que des tiédeurs...*

On détache là, écrit l'auteur de la recension, telle tirade « très-bien faite, écrite avec esprit, avec élégance », suivie de « deux autres tableaux qui me semblent achevés dans leur genre ». Le premier invite à fuir « l'amour triste et bizarre / d'un soupirant pâmé sur sa guitare ». « Craignez plutôt », met en garde le second, exprimant une tendance du siècle, « le platonique hommage » d'un sot

*Qui, de l'amour, docteur pâle et frivole,
Fait un système, et du lit une école...*

« Ce Chant », poursuit l'*Année littéraire*, « finit par un épisode assez libre, mais fort ingénieux, d'un Satyre et d'une jeune Nymphe ». Le périodique n'en dit pas plus. Citons quelques vers montrant « le demi-Dieu sauvage » poursuivant « Dryades et Napées », jusqu'à ce que soit révélée à l'une d'elles comment il « joignait la force aux grâces du bel âge ».

*Toutes fuyaient son aspect indécant.
De sa laideur lui-même rougissant,
Il crut un jour corriger la nature,
Et de roseaux se fit une ceinture.
Mais quel espoir qu'une Faune se contint !
Il n'est roseau ni feuillage qui tint :
Il ignorait qu'à ses maux plus sensible,
La jeune Eglé n'était point invincible.
Elle le vit cet objet de terreur ;
Et son maintien ne lui fit point horreur.*

Restons-en là, malgré l'invitation de R. Mauzi et S. Menant à explorer les méandres du symbolisme aquatique, à propos d'un passage du troisième chant où Iphis rejoint sa maîtresse Olympe « aux bains d'Amour », dans un « bassin creusé par la nature »¹⁹. Sans doute Gentil-Bernard gâte-t-il ici l'effet de ses « vignettes licencieuses » par « trop d'esprit ». Et sans doute trouverait-on trop spirituel le récit de la conquête d'Eglé par le « Faune ardent », quand celui-ci entre dans la

¹⁹ *Littérature française. Le XVIIIe siècle*, Paris, Arthaud, 1977, p. 106.

miraculeuse fontaine de Beauté²⁰. *L'Année littéraire* conclura sobrement: « Le dernier Chant enseigne aux Amants l'art de la jouissance. Il est rempli d'images voluptueuses, mais beaucoup trop libres. Ce que j'ai rapporté doit suffire pour vous mettre en état d'apprécier les beautés de cet ouvrage ». Entre les jeux verbaux « trop libres » de celui-ci et le « va-et-vient déambulatoire » de la phrase de Diderot explorant le corps féminin²¹ s'établit un dialogue qui nous restitue le principe d'un goût littéraire assez général, sans lequel se comprennent mal les réimpressions et l'apparent succès que connut *l'Art d'aimer*.

²⁰ « L'eau montant à mesure,/ de ses genoux passait à la ceinture ». Comme la magie de la fontaine fait disparaître « toute laideur », la jeune fille avertit le « charmant Satyre » de fuir « cette onde funeste » : « Ah !garde-toi d'embellir ce qui reste ».

²¹ Dans son commentaire sur la *Jeune fille qui envoie un baiser par la fenêtre*, Diderot soumettrait le corps de celle-ci à une « découpe jouissive » où « l'objet ainsi éclaté en autant de zones érogènes le laisse en arrêt, en suspension (...), en érection devant toutes ses ressources », etc. (M. Boquillon, « La métamorphose (ou la vision) de Denis Diderot », *Tangence* 73, 2003, p. 117-35 - <http://id.erudit.org/iderudit/009121ar>).